

# PENSEES

## DU MARQUIS DE MARICA



choisies, traduites et présentées par Philippe Billé

Livrette imprimée aux frais de Philippe Billé  
20 rue de l'Amitié, 17330 La Croix-Comtesse.  
[philippe.bille@hotmail.fr](mailto:philippe.bille@hotmail.fr)  
(Lettre documentaire 483).  
Reproduction plus ou moins interdite.  
Premier tirage, décembre 2013, cent exemplaires.

## AVANT-PROPOS

Mariano José Pereira da Fonseca, qui reçut en 1826 le titre de marquis de Maricá, était né à Rio de Janeiro le 18 mai 1773 et mourut dans la même ville le 16 septembre 1848. Revenu au Brésil en 1794 après avoir étudié les mathématiques et la philosophie au Portugal, il fut soupçonné de participer à une conspiration, ce qui lui valut d'être emprisonné de 1794 à 1797. Ayant participé à l'élaboration de la constitution impériale en 1822, il occupa diverses charges publiques, dont celles de ministre des Finances, conseiller d'Etat et sénateur. Il était Grand-Croix de l'Ordre national de la Croix du Sud.

Sa principale oeuvre littéraire est la somme de ses *Máximas, pensamentos e reflexões*, qu'il commença de faire paraître dans la presse en 1813, et qu'il rassembla dans différents recueils parus de 1837 à 1844. L'ensemble fut réédité en un volume en 1905, puis de nouveau en 1958, cette fois-ci par le Ministério da Educação e Cultura (Casa de Rui Barbosa) sous la direction du professeur Sousa da Silveira. C'est dans cette bonne édition de 500 pages, la dernière en date à ma connaissance, que j'ai lu ces pensées, au nombre de 4188.

Cette oeuvre est largement ignorée des lecteurs brésiliens d'aujourd'hui, et les rares à la connaître n'en font pas grand cas. Pour ma part, si l'auteur m'éblouit souvent par la justesse de ses vues, je regrette la naïveté dont il fait preuve sur certaines questions, comme sa confiance en la protection divine (par exemple, pensée

n° 1896) ou sa foi consolante dans la vie éternelle (1848). Sa mentalité de vieux misanthrope (et quelque peu misogyne) ne contribue sans doute pas à le rendre populaire, mais lui attire ma sympathie. Cependant, tout en avouant le peu de goût pour la compagnie qu'il éprouvait dans ses vieilles années, il se voyait plutôt comme un philanthrope, puisqu'il considérait que «ceux qui résumant en brèves sentences les grandes vérités» sont des «bienfaiteurs de l'humanité» (1637).

Les pensées de Maricá sont brèves, la plupart tiennent entre deux et quatre lignes. Elles sont numérotées, au moins dans l'édition que j'ai consultée. Dans cet ordre purement numérique et non thématique, le marquis aborde sans cesse des sujets différents, ou revient sur ceux qu'il a déjà traités. Le recueil présente ainsi l'aspect d'un livre «concentrique» à la façon des *Scolies* de Gómez Dávila. Les deux réactionnaires désabusés présentent d'ailleurs quelque affinité, notable en général dans leur goût pour la «sagesse synthétique» des aphorismes (656) et en particulier dans certains thèmes, ainsi le sort des nations qui ont le gouvernement «qu'elles méritent» (233) ou l'éloge du sourire (4082), etc (178, 1512...).

Maricá ne traite que de vérités morales générales et intemporelles. De ce fait les noms de personnes qu'il cite se comptent sur les doigts de la main. Je ne l'ai vu mentionner que Homère et Virgile (3073), Descartes (3960), Tibère (4000) et un certain Sturm (4143, probablement le pasteur allemand Christoph Christian Sturm, 1740-1786).

Le marquis observe un monde où s'affrontent vie et mort, plaisir et douleur, bien et mal, jugement et folie, jeunes et vieux, prodigues et avarés, ignorants et savants, idiots et sages, riches et pauvres, loyaux et traîtres, niais et fourbes, fourbes et probes. Il explore parfois des thèmes plus inattendus chez un moraliste, comme le rêve (2293, 2328, 2414) ou les couleurs (2527, 2598, 3408). Il se révèle comme un homme pieux, mais ne se réfère guère à la religion chrétienne. On comprend à certains développements, qu'il croyait en une sorte de «panthéisme» ou de «déisme universel» (3065, 3324).

«Il appartient aux vieux de formuler des sentences morales...», note-t-il (2723) et ses pensées sont visiblement celles d'un homme âgé. La différence de caractère entre jeunes et vieux est un de ses thèmes de prédilection (et ce n'est pas toujours aux vieux qu'il accorde le beau rôle). Sa note la plus personnelle est peut-être celle où il évoque avec mélancolie sa déchéance physique, et avoue son impatience de disparaître (4077).

Il médite parfois sur sa propre écriture, évoquant par exemple ses apparentes contradictions (3917) ou révélant sa méthode : «Nombre de mes maximes, qui semblent peu intelligibles, s'expliquent par d'autres, qui leur servent de commentaire» (4070). De fait, certaines de ses pensées ne sont que le développement d'autres (par exemple, est pauvre qui veut, 277 & 3253) ou leur abréviation (sur ce dont on se plaint, 692 & 4142). Certaines sont la reprise d'une même idée sous un angle légèrement différent (sur la gravitation politique, 689 &

2422 ; sur la mort niveleuse, 3186 & 3474 ; sur la naissance et le mérite, 3597 & 3793) ou simplement dans d'autres termes (sur le mensonge et la politesse, 758 & 3209). Certaines images reviennent (tel «l'archipel de la vie», 1735 & 2760). Tout cela donne par moments une impression de déjà lu et l'on se demande si certaines maximes ne sont pas en double, mais il n'en est rien. La variante la plus inutile, la plus proche du doublon que j'aie trouvée, ce sont les maximes 1988 & 4101, selon lesquelles «Un jeune imprudent est plus tolérable qu'un vieil impertinent», et dont les formulations sont quasiment identiques.

Le caractère peut-être exceptionnel du marquis de Maricá ne confirme pas l'image légendaire du Sud-Américain peu soucieux de ponctualité. Il déclare au contraire n'attendre aucune moralité de l'homme non ponctuel (3553), sans dire si c'est souvent le cas chez ses compatriotes. Mais il ne manque pas de flétrir un trait de leurs mœurs nonchalantes : «Au Brésil, on ne peut pas prêter de livres : ceux qui les détiennent considèrent qu'on les leur a donnés» (4053). Et voilà que je me suis senti quelque peu brésilien moi-même, au moment de rendre son bon ouvrage, que j'aurais bien gardé par devers moi.

Je donne ci-dessous la traduction française d'un choix de ses maximes, que j'ai retenues pour leur fond ou leur tournure.

Philippe Billé

## CHOIX DE PENSEES

(on a conservé leur numéro original)

23. – Le remords est à la part morale ce qu'est la douleur à la part physique de notre individualité : l'indice de désordres que l'on doit réparer.

28. – Le droit le plus légitime pour gouverner des hommes est d'être plus intelligent que les gouvernés.

50. – Les crimes fécondent les révolutions, et leur donnent une postérité.

58. – La mort, qui désordonne beaucoup de choses, en coordonne beaucoup d'autres.

68. – Nos besoins nous unissent, mais nos opinions nous séparent.

76. – La vertu est communicable, mais le vice est contagieux.

80. – Nous devons traiter les hommes avec la même prudence et méfiance, que nous cueillons les roses.

87. – Les nations gagnent beaucoup à ce que les hommes oublient qu'ils sont mortels, et que la vie est brève.

117. – L'intérêt forme les amitiés, l'intérêt les dissout.

134. – Les erreurs circulent entre les hommes comme des monnaies de cuivre, les vérités comme des pièces d'or.

140. - La liberté enivre comme le vin, et nous pousse aux mêmes extravagances.

143. – Nul n'est grand homme en tout, ni tout le temps.

168. – L'enthousiasme est un genre de folie qui conduit parfois à l'héroïsme, et souvent à de grands crimes.

175. – Les peuples ont comme les rois leurs parasites et adulateurs, pas moins abjects, impudents et intéressés.

178. – Dans la subversion des trônes, les cabanes ne souffrent pas moins que les palais.

250. – Le savoir est une richesse mais d'une qualité telle, que nous pouvons la dissiper sans jamais nous appauvrir.

251. – Les hommes en général gagnent beaucoup à ne pas être entièrement connus.

258. – Il arrive souvent que nous admirions de loin ce que nous méprisons de près.

260. – Celui qui a honte n'est pas encore incorrigible.



265. – Dans beaucoup d’occasions la prudence elle-même nous recommande de nous aventurer.

277. – Avec du travail, de l’intelligence et de l’économie, seul est pauvre celui qui ne veut pas être riche.

284. – C’est en général la crainte ou la peur, et non la vertu, qui maintient l’ordre parmi les hommes.

287. – La démocratie est comme le ciseau du jardinier, qui taille pour égaliser ; la médiocrité est son élément.

305. – Le jeu, comme le feu, détruit en quelques heures le travail de plusieurs années.

310. – Dans la jeunesse nous recherchons la compagnie, dans la vieillesse nous l’évitons : à cet âge nous connaissons mieux les hommes et les choses.

372. – L’esprit vit de fictions, comme le corps se nourrit d’aliments.

411. – Les bons exemples des parents sont les meilleures leçons et le meilleur héritage des enfants.

419. – La politesse est souvent le bâillon de la vérité.

421. – Les bons présument toujours bien des autres ; les mauvais, au contraire, toujours mal : les uns et les autres donnent ce qu'ils ont.

428. - La tyrannie n'est pas moins risquée pour l'opresseur, que pénible pour l'opprimé.

449. – Nos pires ennemis sont en nous-mêmes : ce sont nos erreurs, nos vices et nos passions.

460. – La philosophie peut nous consoler, mais elle n'a pas le pouvoir de nous rendre impassibles.

464. - Dans certaines révolutions, le jeu continue comme avant, seuls la donne et les joueurs sont nouveaux.

470. – Les nations, comme les gens, apprennent en se trompant et en souffrant.

502. – Le vieux s'estime heureux quand il ne souffre pas, le jeune malheureux quand il ne jouit pas.

503. – Il y a plus d'hommes de bon sens que l'on croit, ils se trouvent d'ordinaire dans les classes moyennes et inférieures de la société.

509. – La politesse est une imposture indispensable, quand les hommes ne possèdent pas les vertus qu'elle imite, mais les vices qu'elle dissimule.

512. – Nous sommes souvent médisants pour nous donner l'air perspicace.

514. – On doit user de la liberté comme du vin, avec modération et sobriété.

516. – Dans les révolutions populaires, l'insignifiance est la meilleure garantie de la sécurité personnelle.

641. – L'ignorance des fonctionnaires est peut-être plus dommageable que leur malhonnêteté. Dans un jardin, un voleur fait moins de dégâts qu'un cheval.

689. – Les gouvernements tendent à la monarchie comme les corps gravitent vers le centre de la terre.

692. – Beaucoup se plaignent d'avoir peu d'argent, d'autres peu de chance, certains peu de mémoire, mais personne d'avoir peu de jugement.

700. – L'homme mauvais n'est jamais détesté unanimement, car il fait nécessairement du bien à quelques-uns.

722. – Il y a des hommes qui se rendent importuns, en voulant laborieusement paraître courtois.

758. – La politesse enseigne à dissimuler pour ne pas offenser.

784. – Le mal serait-il l'épice du bien ?

785. – Nos ennemis contribuent plus qu'on ne pense à notre perfectionnement moral. Ils sont les historiens de nos erreurs, vices et imperfections.

795. - Les mauvais se plaignent de tous, les bons de quelques-uns, les meilleurs de personne, ou d'eux-mêmes.

802. - La vertu rajeunit les vieux, le vice vieillit les jeunes.

832. – Les morts nous instruisent et nous désabusent, dans les bibliothèques et dans les cimetières.

836. – Renoncer à jouir pour ne pas souffrir, c'est le secret pour bien vivre.

837. – Lorsque nous défendons nos amis, nous justifions notre amitié.

852. – La vertu est aigre-douce, mais le vice est doux-amer.

885. – Toutes les vertus sont des restrictions, tous les vices des accroissements de la liberté.

892. – Au banquet de la nature, les commensaux se succèdent ; la mort en exclut certains, la vie en appelle et en accueille d'autres.

921. – La vie n'a qu'une entrée ; la sortie se fait par cent portes.

928. – L'égalité répugne tellement aux hommes, que le principal souci de chacun est de se distinguer, de se rendre inégal.

1023. – L'ignorance est toujours plus prompte à se décider que la sagesse.

1041. – Sans inégalité, il ne peut y avoir d'harmonie entre les sons, entre les couleurs ou entre les hommes.

1049. – Les gouvernements sont tels que les peuples les font, les tolèrent, ou les méritent.

1208. – Un des arguments de la rationalité des hommes, est qu'ils savent qu'ils ignorent : pour sûr les animaux n'ont pas connaissance de leur ignorance.

1218. – La plus grande folie politique est d'accroître la liberté de ceux qui ne sont pas capables d'en bien user.

1250. - Il y a des moments où il est moins dangereux de mentir que de dire des vérités.

1339. - Laissons aux imprudents l'ambition de gouverner les peuples ; que les prudents s'occupent de bien se gouverner eux-mêmes.

1390. – Nous nous méconnaissions souvent, tant nous sommes différents de nous-mêmes en différentes circonstances.

1397. – L'économie du temps est moins vulgaire et plus importante que celle de l'argent.

1470. – Les agents et les instruments des séditions et des insurrections sont d'ordinaire les fous, les idiots, les affamés et les fripouilles.

1479. – L'impunité tolérée présuppose la complicité.

1482. – Le temps vole pour qui jouit, et se traîne pour qui souffre.

1483. - Les anarchistes d'un moment sont les tyrans d'un autre, s'ils parviennent au pouvoir.

1505. - Plus nombreuse est la compagnie, moindre notre liberté ; nous sommes pleinement libres quand nous sommes seuls.

1512. – Le jardin des vérités a de hautes clôtures d'épines.

1545. – Sois prudent et réservé, mais pas mystérieux.

1586. – L'ignorance ne doute pas, car elle ne sait pas qu'elle ignore.

1631. – On peut évaluer la civilisation d'un peuple d'après l'attention, la décence et la considération avec laquelle les femmes sont éduquées, traitées et protégées.

1646. – Dans la jeunesse nous avons tendance à nous exagérer par l'imagination les biens que nous espérons, et dans la vieillesse les maux que nous redoutons.

1658. - Les écrivains anonymes sont comme les gens masqués, audacieux parce qu'inconnus.

1663. – Il est facile de tromper les hommes qui ne sont capables de tromper personne.

1674. – Nous surgissons d'une éternité pour entrer dans une autre : la vie humaine est un pont entre deux éternités.

1683. – L'ordre public pâtit lorsque s'ouvrent les clubs, et que se ferment les églises.

1687. – L'anarchie est l'état où tous tyrannisent, et nul ne gouverne.

1691. – La vertu consiste essentiellement en la résistance à nous-mêmes.

1700. – Les échanges de cette vie consistent ordinairement en félicitations et en regrets, en bienvenues et en adieux.

1709. – Nous excusons les malveillants quand nous les traitons de fous.

1710. – Quand l'amour nous rend visite, l'amitié se retire.

1718. – Un trône bien constitué et occupé est le meilleur arbre que l'on connaisse pour donner abri et ombre aux peuples et aux nations.

1735. – Nous naviguons tous dans l'archipel de la vie humaine, mais peu de nous songent à leur port de destination.

1815. – Le pauvre paresseux médite du riche laborieux.

1824. – Le froid, la pauvreté et la vieillesse recroquevillent et rapetissent les hommes.

1840. – Le mensonge malheureusement est plus social que la vérité : la politesse l'ennoblit et le recommande.



1871. – Chaque homme, en veillant spécialement à son intérêt personnel, œuvre sans y penser au bien commun général.

1892. – Qui ne redoute la liberté, ne la mérite pas.

1907. – Le jour se lève toujours tard pour l'homme diligent, et tôt pour le négligent.

1916. – Les peuples doivent être gouvernés comme des quantités concrètes et non comme des entités abstraites.

1935. – La bienfaisance parfaite concerne aussi les animaux.

1961. – Les hommes ont toujours bien assez de liberté ; ce qui leur manque, c'est du jugement.

1988. – Un jeune imprudent est plus tolérable qu'un vieil impertinent.

1990. – La rétribution ordinaire des peuples pour les plus grands bienfaits reçus est l'ingratitude.

1994. – Les couleurs peuvent s'harmoniser, jamais s'identifier.

2021. – Il est bon de consulter l'opinion publique, il n'est pas sûr de s'y fier.

2026. – La passion calcule presque toujours mal, la raison rarement bien.

2039. – La preuve de l'existence d'un bon livre est parfois la rareté des louanges accordées à l'auteur.

2058. – Le Fatum ou le Destin des païens est la Providence des chrétiens.

2099. – Les idiots nous incommode, les fourbes nous nuisent.

2110. – La nuit recouvre un monde et en découvre d'innombrables autres.

2111. – Il y a des hommes-insectes voués à piquer, à importuner et à incommoder les autres hommes.

2126. – Il y a de grandes vérités que nous distinguons de loin, et qui disparaissent quand nous voulons les reconnaître de près.

2135. – Les riches se déguisent en pauvres pour ne pas être importunés, les pauvres en riches pour obtenir crédit et confiance.

2146. – L'esclavage avilit l'esclave et barbarise le maître.

2151. – Si nous pouvions connaître et prévoir le futur, nous ne serions pas libres.

2154. – Il y a des hommes qui semblent destinés à travailler infatigablement à se rendre malheureux.

2159. – Nous perpétons notre vie dans nos enfants, nos œuvres et nos écrits.

2167. – Combien de milliers ou de millions de vies coûte le maintien de la nôtre ! Nous vivons de cadavres, et nous nous plaignons de la mort !

2170. – La peur est un des plus grands et des plus efficaces éléments de l'ordre et de l'harmonie sociales.

2178. – L'esclavage est le tribut payé par l'ignorance à la force dirigée par une intelligence supérieure.

2181. – Les rossignols se taisent quand les ânes braient.

2187. – Les fleurs les plus belles ne sont pas les plus parfumées, ni les oiseaux qui chantent le mieux les plus jolis.

2189. – En politique, les remèdes doux aggravent souvent les maux et les rendent incurables.

2195. – Le fait ou le phénomène le plus étonnant est l'harmonie du bien et du mal dans le système universel de la nature.

2219. – Les vieux savent et veulent, mais ne peuvent ; les jeunes veulent et peuvent, mais ne savent.

2225. – L'ignorance est peut-être l'un des principaux éléments du bonheur de beaucoup de gens.

2226. – Il n'est donné à aucun vivant de distinguer l'instant où il s'endort, ni celui où il meurt.

2242. – Il est plus difficile d'être maîtres de nous-mêmes, que de dominer d'autres hommes.

2245. – La véritable sagesse ne peut être définie, mais ressentie et comprise seulement par ceux qui la possèdent.

2254. – Nous ne savons ce que nous valons, ni ce dont nous sommes capables : les occasions et les circonstances nous le font savoir.

2257. – Le jeu, l'amour et l'ambition nivellent quelque temps les conditions.

2266. – Pour les écrivains éminents, chaque bibliothèque est un panthéon.

2275. – Il y a des hommes cavaliers et des hommes montures. Ceux-là se distinguent par leur intelligence, ceux-ci par leur force matérielle. Les uns et les autres se

rendent des services réciproques et se sont mutuellement nécessaires par leurs qualités spéciales.

2276. – Rien ne révèle autant la corruption, l'indignité et la vilénie des personnes et des peuples, que leur ingratitude envers leurs plus grands bienfaiteurs.

2293. – Les jeunes en dormant rêvent des vivants, les vieux souvent des morts.

2298. – On ne remédie pas aux maux dont on ne veut savoir ou reconnaître la cause et l'origine immédiates.

2305. – Vous voulez connaître le bon sens ? Cherchez-le dans le commerce, vous le trouverez en compagnie du crédit, de l'ordre, du savoir-faire, de la diligence, de l'économie, de l'exactitude, de la loyauté et de la probité.

2311. – La tempérance forcée de la pauvreté la protège de plusieurs maux auxquels l'épicurisme de la richesse est sujet.

2319. – Celui qui a trahi sa patrie natale ne peut être un patriote loyal et sincère de la patrie étrangère adoptive.

2327. – Tâchons d'être dans la vie ce que nous désirerions avoir été au moment de mourir.

2328. – Lorsque nous dormons sans rêver, nous n'avons pas conscience que nous existons.

2338. – La prudence est vertu chez quelques-uns, et faiblesse chez beaucoup.

2384. – Les passions sont des instincts que la raison doit diriger et réguler, mais pas supprimer.

2409. – La mort est le chérubin à l'épée de feu qui nous expulse du jardin de la vie humaine.

2414. – Nous ne changeons pas de caractère en rêvant, nous reconnaissons notre identité dans nos songes.

2418. – Nous voyons dans les villes généralement les œuvres des hommes, et hors d'elles directement celles de Dieu : à la campagne nous respirons la divinité.

2422. – Les démocraties tendent à la monarchie comme les corps gravitent vers le centre de la terre.

2432. – Les fripons sont de mauvais calculateurs, ils quittent la grand-route et se perdent sur des sentiers.

2441. – La quincaillerie littéraire occupe et divertit beaucoup de gens.

2504. – La veille est combat, le sommeil armistice, la mort paix.

2543. – La prudence épuise la patience.

2554. – La liberté est comme le vin, un peu fortifie, beaucoup affaiblit.

2603. – Les traîtres s'associent, mais ne s'aiment, ni ne se font confiance.

2609. – La réflexion est aussi nécessaire à notre âme, que la digestion à notre corps.

2636. – La jeunesse enchante, la vieillesse désenchante les hommes.

2672. – Les vertus n'ont pas le polissage des vices, mais une certaine rudesse naturelle qui fait leur authenticité.

2684. – La vengeance n'atténue pas le mal subi, mais en occasionne souvent de pires.

2685. – La facilité et la promptitude avec laquelle certains peuples adoptent les modes étrangères, démontrent leur légèreté, leur manque de caractère, de jugement et de nationalisme.

2708. – Les étrangers doivent s'étonner de la docilité ou de l'imbécillité de certains peuples, qui sans raison suffisante adoptent sans discrimination leurs manières, aussi extravagantes ou incommodes soient-elles.

2713. – Il y a un bonheur positif, qui consiste à jouir ; et un négatif, à ne pas souffrir.

2730. – Tromper et être trompé est peut-être le sort inévitable du genre humain dans ce bas monde.

2738. – La naissance illustre les nobles, l'action ceux qui ne le sont pas.

2758. – Une unité distincte et efficace devient d'ordinaire inutile en s'intégrant à un corps collectif.

2761. – Chez un peuple ignorant, le chef doit avoir la même autorité que la Nature confère aux parents sur leurs enfants.

2763. – On peut évaluer le caractère des personnes à la façon dont elles traitent leurs animaux domestiques ou ceux des autres.

2800. – L'ivresse de l'amour et celle du vin poussent aux mêmes errements.

2855. – Notre vie est une particule infime de la vie éternelle ; elle en provient et elle y retournera.

2955. – La monarchie doit être absolue là où il n'y a pas une aristocratie cultivée, riche, puissante et influente, séculière et sacerdotale, qui puisse la défendre contre les



attentats, les irrévérences et la versatilité de la démocratie.

2959. – La dictature d'un homme prestigieux et justicier est le correctif le plus efficace de l'anarchie générale et populaire.

3044. – Toutes les religions ont leur mythologie, sans laquelle elles ne pourraient être populaires.

3186. – Nous sommes inégaux de naissance, la mort égalise tout le monde.

3459. – La richesse est un pouvoir, habilitant ceux qui la possèdent à faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal.

3474. – La mort est niveleuse, elle égalise tous les vivants.

3556. – La mort solde beaucoup de comptes, que la vie ne peut ajuster.

3771. – Une nation n'est plus barbare, quand elle a des historiens.

3793. – La naissance ennoblit quelques-uns, l'action beaucoup d'autres.

3808. – Les révolutions dépassent d'ordinaire les limites dans lesquelles elles seraient profitables aux nations.

3815. – Il y a des hommes importants par la naissance et insignifiants par leur action.

3975. – La pauvreté n'excite pas l'envie ; j'ai beau chercher, je ne lui vois pas d'autre avantage.

3977. – La pauvreté n'a pas les embarras ni les soucis de l'opulence ; mais elle a ceux de sa condition, qui ne sont pas moindres.

4013. – Qui ne se méfie de soi-même ne mérite pas la confiance d'autrui.

4019. – Mendier, pour qui n'a pas honte, est plus facile que travailler.

4037. – La pauvreté est stérile ; elle n'assiste ni ne promeut la charité.

4038. – Il est nécessaire que les hommes fassent des bêtises pendant de longues années, avant de parvenir à avoir du jugement.

4082. – Le rire de l'idiot est long et bruyant ; bref et silencieux le sourire du sage.

4130. – Les révolutions populaires donnent de l'importance à des personnes qui seraient éternellement insignifiantes sans cela.

4131. – Si nous donnions aux pauvres tout ce que nous possédons, ils ne deviendraient pas riches, et nous tomberions dans la pénurie et la misère d'où nous voulions les sauver.

4152. – Beaucoup de gens meurent vautrés dans les vices et les plaisirs de la vie, comme les fourmis et autres insectes dans le sirop de sucre.

4158. – Le joli est généralement diminutif, le beau augmentatif.

4161. – Notre corps est le télégraphe de notre âme ; il signale extérieurement ce qu'elle ressent, pense et veut. Les modalités de ce signalement sont nombreuses ; mais la principale est la parole.

